

De l'anarchie, des âmes et des hommes

Appuyez sur l'étoile, Texte de Christian Vézina, mise en scène de Hugues Frenette par le Théâtre Niveau Parking, au Théâtre Périscope du 10 février au 6 mars 2004

lago et moi, Texte de Christian Vézina. Lecture par les laboratoires de l'AQAP en collaboration avec le Théâtre Niveau Parking et le Théâtre Périscope, au Théâtre Périscope les 11 et 12 décembre 2003 (mise en scène Christian Vézina)

Ils ne demandaient qu'à brûler. Poèmes de Gérard Godin, Collage des textes, mise en scène et interprétation par Christian Vézina, au Théâtre de la Bordée du 4 au 15 novembre 2003

Arnaquista! ou La forêt des appareils, Texte de Simone Chartrand et de Philippe Soldevila, mise en scène de Philippe Soldevila (assistance Emmanuelle Kirouac Sanche) par le Théâtre Sortie de Secours, au Théâtre Périscope du 16 mars au 10 avril 2004

Jacqueline Bouchard

Numéro 197, juillet–août 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19410ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, J. (2004). De l'anarchie, des âmes et des hommes / *Appuyez sur l'étoile*, Texte de Christian Vézina, mise en scène de Hugues Frenette par le Théâtre Niveau Parking, au Théâtre Périscope du 10 février au 6 mars 2004 / *lago et moi*, Texte de Christian Vézina. Lecture par les laboratoires de l'AQAP en collaboration avec le Théâtre Niveau Parking et le Théâtre Périscope, au Théâtre Périscope les 11 et 12 décembre 2003 (mise en scène Christian Vézina) / *Ils ne demandaient qu'à brûler. Poèmes de Gérard Godin*, Collage des textes, mise en scène et interprétation par Christian Vézina, au Théâtre de la Bordée du 4 au 15 novembre 2003 / *Arnaquista! ou La forêt des appareils*, Texte de Simone Chartrand et de Philippe Soldevila, mise en scène de Philippe Soldevila (assistance Emmanuelle Kirouac Sanche) par le Théâtre Sortie de Secours, au Théâtre Périscope du 16 mars au 10 avril 2004. *Spirale*, (197), 57–58.

DE L'ANARCHIE, DES ÂMES ET DES HOMMES

APPUYEZ SUR L'ÉTOILE

Texte de Christian Vézina, mise en scène de Hugues Frenette par le Théâtre Niveau Parking, au Théâtre Périscope du 10 février au 6 mars 2004.

IAGO ET MOI

Texte de Christian Vézina. Lecture par les laboratoires de l'AQAP en collaboration avec le Théâtre Niveau Parking et le Théâtre Périscope, au Théâtre Périscope les 11 et 12 décembre 2003 (mise en scène Christian Vézina).

ILS NE DEMANDAIENT QU'À BRÛLER. POÈMES DE GÉRALD GODIN

Collage des textes, mise en scène et interprétation par Christian Vézina, au Théâtre de la Bordée du 4 au 15 novembre 2003.

IANARQUISTA! OU LA FORÊT DES APPAREILS

Texte de Simone Chartrand et de Philippe Soldevila, mise en scène de Philippe Soldevila (assistance Emmanuelle Kirouac-Sanche) par le Théâtre Sortie de Secours, au Théâtre Périscope du 16 mars au 10 avril 2004.

APPUYEZ sur l'étoile, voilà un titre que l'on imagine être celui d'une fiction poétique. Il n'en est rien. On nous laisse d'ailleurs deviner, jusqu'à la fin du spectacle, de quelle étoile il s'agit. La courte pièce de Christian Vézina, mise en scène par Hugues Frenette, nous introduit dans le monde tourmenté et cru de deux jeunes au cœur écorché. Alex est au paroxysme de sa révolte, profondément blessé par l'attitude rigide et glaciale de son père. Pendant quelques heures, avec sa copine Kim, il essaie de donner forme à son désespoir en réalisant une vidéo dans laquelle il crie son rejet de la société. Il espère ensuite la diffuser en piratant le réseau télévisuel et prévoit ultimement se suicider. Le texte de Vézina repose sur une intention généreuse : parler de l'exclusion sociale. Pour atteindre ses objectifs, le propos se fait répétitif, peut-être trop. De plus, la piste développée en cours de route (produire une vidéo anarchiste) ne trouve pas son aboutissement et tourne court à la faveur d'un rebondissement inattendu.

L'urgence de dire

Ainsi, comme le reconnaît l'auteur lui-même et le montre le dénouement, la pièce devient une pièce sur l'amour lorsque les révélations d'un grand-père (Paul Hébert) font irruption pour dissiper le chaos émotif. Cela renvoie à l'importance de la communication, à l'urgence de dire et au besoin d'entendre certaines choses. On retient de l'œuvre sa manière originale de traiter ces questions, la mise en lumière des messages, de leur sens et de leur compréhension. Les messages, en effet, émergent de la lumière, de l'image et du son : de la vidéo d'Alex et de la conception bien ficelée du spectacle. Par exemple, c'est avec un moniteur volé qu'Alex

entre en scène et c'est à travers cet écran que la vérité se fera voir *in extremis*. C'est avec la caméra dirigée vers le public que Kim organise une visualisation, un contact « d'amour » entre celui-ci et Alex. Quant à la bande sonore conçue par Yves Dubois, elle est tantôt un élément d'ambiance de l'action (chanson de Kim), tantôt un élément du texte (messages télévisés) et tantôt un instrument dans l'action (messages d'Alex et du grand-père). Ces différents usages suggèrent une réflexion sur l'environnement sonore et la fonction médiatique.

Le décor de Vano Hotton illustre les coulisses d'un théâtre antichambre de la scène et de l'expression de soi. Il évoque ce lieu de production fébrile où des objets utiles en côtoient d'autres qui ne servent plus. L'endroit devient ainsi la métaphore du projet entrepris par deux *squeekees*. Son encombrement rappelle également la confusion qui règne dans l'esprit et les sentiments de ces derniers. Il est occupé par des meubles et des accessoires d'ambiance hétéroclites : une table avec des appareils de production sonore et un ordinateur, une chaise, une caméra vidéo, un téléviseur, des pièces d'échafaudage appuyées au mur, un escabeau, un écran mural, un morceau de décor. De grosses caisses de métal empilées les unes sur les autres donnent du relief à cet espace plat et froid, où les reflets sur le métal deviennent parfois éblouissants. Une atmosphère mystérieuse et plutôt inconfortable émane de ce *squat* d'une nuit, entrepris pour l'œuvre à faire. Les éclairages remarquables de Bernard White y sont assurément pour quelque chose, comme si les jeux de lumière abondants, semblables à des idées en mouvement, évoquaient l'agitation mentale des protagonistes. Au début, par exemple, lorsqu'il s'agit de pénétrer par effraction dans l'immeuble, l'obscurité donne toute

son intensité au propos et le situe bien : Alex doit trouver la lumière et se l'approprier pour réaliser son message vidéo.

La mise en scène nerveuse crée un espace hétéroclite où alternent les débordements émotifs et les périodes de tâtonnements. Des temps morts (s'agit-il d'ennuis réels ou simulés?) reflètent et accentuent l'état de tension et d'ambiguïté des deux jeunes qui sont parfois impulsifs, hors d'eux-mêmes, puis soudain tendres et mesurés. Ils tournent littéralement en rond entre la table de production et la caméra vidéo, dans une routine de déplacements en zig-zag. Les jeunes interprètes Christian Michaud et Catherine Larochelle sont parfaitement à l'aise dans cette mise en scène et partagent avec leurs personnages une complicité sensible. Le premier incarne énergiquement un révolté à fleur de peau, refoulé dans son affectivité et dont l'agressivité ne demande qu'à fondre. Il est crédible, ce grand enfant qui répondra à qui saura toucher son cœur. Catherine Larochelle est résolument attachante dans la peau de Kim, mal-aimée réussissant mieux qu'Alex à garder sa tête et son sourire. C'est une étoile aimante qui guide son sombre compagnon trop brusque. On croit à ses maladresses techniques, qui risquent de compromettre le projet de vidéo. On croit à ses explosions de fantaisies spontanées et imprévisibles, à ses numéros de clown concoctés à doses d'imagination et de toxicomanie. Les costumes, de Vano Hotton, sont ceux que portent certains jeunes de la rue : les mèches rebelles d'Alex conviennent tout à fait à son attitude déviante alors que les bottes et la coiffure de Kim sont peut-être un peu trop lustrées. Mais ce n'est qu'un détail qui n'empêche pas qu'à travers la lumière, l'image et le son de *Appuyez sur l'étoile*, passe une communication, une énergie émouvante.

Autres paroles

La saison 2003-2004 aura été bien remplie pour Vézina qui présentait également, à l'automne 2003, au Théâtre de la Bordée, *Ils ne demandaient qu'à brûler*, un collage de textes de Gérard Godin, et à l'hiver 2003, *Iago et moi*, un autre de ses textes. Dans *Ils ne demandaient qu'à brûler*, il interprétait et mettait en scène les textes de Godin, faisant revivre chronologiquement l'œuvre et la vie du poète, en une succession de moments intenses de rires et de pleurs. La cruelle maladie, notamment, est évoquée avec réalisme, pudeur et poésie; les mains de Vézina cherchent en vain à saisir des mots dans l'espace. Le conteur évolue dans les échafaudages de Christian Fontaine qui situe également l'action par ses éclairages saisissants. Avec la musique et la bande sonore de Christine Boillat, et la multimédiatisation d'Étienne Geoffroy, l'ensemble évoque une entreprise de reconstruction de la parole qui n'est pas sans rapport avec celle de *Appuyez sur l'étoile*. Dans *Iago et moi*, lu en décembre 2003 à Québec lors des laboratoires de l'AQAP (Association québécoise des auteurs dramatiques) en collaboration avec le Théâtre Niveau Parking et le Théâtre Périscope, Christian Vézina traite cette fois de théâtre et de schizophrénie, de transformation de personnalités et de cohabitation du bien et du mal dans une même personne. Sous les projecteurs de la scène, la fissure éclate et la personnalité se dédouble en libérant le mal. Dans ce texte, c'est encore la lumière qui entre en jeu, littéralement, pour provoquer l'irruption de la parole anarchique, médiatisée par le personnage de Iago.

Moments d'anarchie

Anarquista est en quelque sorte la suite politique d'une première pièce traitant d'une révolution artistique. Madrid 1920 : les anarchistes tentent de provoquer une révolution dans l'Espagne de l'après-guerre où seule la bourgeoisie s'est enrichie. C'est une période de chaos et d'émergence de talents : Dali, Buñuel, Lorca. Le jeune peintre surréaliste réalise entre 1920 et 1923 *La forêt des appareils*, une œuvre rebaptisée plus tard *Le miel est plus doux que le sang* et qui inspirera la pièce écrite en 1994 par Simone Chartrand et Philippe Soldevila. Dans leur deuxième volet, imaginé d'après la vie de l'anarchiste espagnol Buenaventura Durruti, les mêmes auteurs mettent en scène des personnages cités dans leur première pièce. Tout en citant des extraits de poètes et d'écrivains d'époque, ils se permettent moult distorsions dans le traitement des faits et des personnages. Il en résulte un texte étrange et une action éclatée qui ne manquent pas de séduction, le tout s'articulant autour d'un roi Alphonse XIII truculent, magnifiquement interprété par Jean-Jacqui Boutet. Une grande partie du texte et du sens de l'œuvre reposent sur cet hyperréaliste cynique, voyant et romantique personnage,



Dominique Paul, *Stéphanie, scarification 8*, 2001. Photographie couleur, modèle, 75 × 53 cm. Avec l'aimable permission de la galerie Éric Devlin.

enclin aux enfantillages cruels, familier des transes et de l'extase. Boulet est bien soutenu par les autres comédiens, entre autres les prestations de Tania Kontoyanni dans le rôle d'Alicia del Campo et de Marie-France Tanguay dans celui de Zenobia Jiménez-Camprubi.

Histoire trafiquée, donc. Mais l'Histoire ne s'écrit-elle pas selon le bon plaisir et les intérêts de chacun? Le roi ne dicte-t-il pas lui-même sa biographie à l'historien? Il faut oublier ici le réalisme social, les discours intellectuels et les intentions idéologiques. Nous sommes dans un univers onirique et surréaliste. Les scènes courtes se multiplient et s'enchaînent à la manière des séquences d'un rêve, tantôt logique, tantôt émaillé d'élucubrations royales. Les mêmes scènes semblent se répéter, avec des variantes. Le dénouement est constamment repoussé, un peu comme les éléments d'un cauchemar qui se modifient et se réorganisent sans faire avancer l'action. Dans la mise en scène enlevée de Soldevila, l'action est plus qu'un déplacement dans l'espace : un va-et-vient entre des espaces temporels, des niveaux de réalité, des états de conscience, des positions sociales, à la manière de plusieurs conversations portant sur le même sujet, se croisant, et dont on ne capte que des bribes. C'est une joute de points de vue. Par exemple, la sortie d'un personnage devient l'entrée d'un autre; des dialogues improvisés

s'engagent au théâtre entre la loge et le parterre, entre le roi et un passant à l'extérieur, entre le pouvoir et le peuple, entre le rêve et la réalité. Les éclairages de Louis-Marie Lavoie favorisent ces brusques passages ou irruptions (éclats de bombes dans le train), ces glissements dans le délire (éclairage centré sur le visage du roi) ou le fantasme (Lolita, la chanteuse au balcon). Le monde est donc un théâtre où l'action repose sur des illusions, comme ce personnage qui, en se déplaçant sur le quai, nous fait croire au départ du train, ou le roi qui, trônant au théâtre, se trouve aussi bien à Madrid qu'à Paris, au casino qu'au café-bistro en train de boire de l'absinthe. Et c'est cet espace qu'installe la scénographie de Christian Fontaine : un théâtre, avec Alphonse XIII aux premières loges d'un échafaudage tout en tubulures or, évoquant aussi un palais tendu de grandes draperies rouges et de rideaux noirs. Le monarque y domine le parterre où des portes à carreaux suggèrent des lieux publics ou privés fréquentés par le peuple. Isabelle Larivière a conçu des costumes sobres et esthétiques qui caractérisent efficacement l'époque et les personnages. Le musicien Stéphane Caron à la conception sonore et Patrick Ouellet à la direction des chœurs assurent de beaux moments de réalisme dramatique.

JACQUELINE BOUCHARD